Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 31

Artikel: Premier août
Autor: Guex, Benjamin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225364

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cagiby avait disparu avant que Monod ait eu le temps de refuser.

En fait d'instruments agricoles, la caisse en question contenait une charrue.

En se rendant à son bureau, Monod rencontra successivement sept de ses amis qui, tous, le supplièrent de vouloir bien se charger de quelque mission pour leurs relations d'outremer. Monod eut beau s'en défendre, chacun affirma qu'il comptait sur son obligeance et que la bagatelle ne l'embarrasserait guère.

Et toute la journée, ce fut un incessant défilé de facteurs, de commissionnaires, de chasseurs de café, de triporteurs, de voitures à bras, déversant chez l'infortuné Monod un redoutable amoncellement de colis.

En vain, il couvrait d'or sa concierge pour qu'elle refusât tous les colis, prétextant qu'il était parti la veille. Rien n'y fit. La marée montait et ne cessait de déferler inlassablement, le formidable tas de colis grossissait toujours.

Enfin l'heure du départ arriva.

Ce fut une imposante cérémonie dont les habitants de la rue Vent-Debout ont conservé l'impérissable souvenir.

On eût dit le cortège de la reine des reines ou le déménagement des stocks de l'armée américaine. Deux vastes voitures de déménagement ouvraient la marche, suivies d'une équipe de vigoureux portefaix chargés de débarrasser les camions bourrés à éclater.

Comme des fourmis diligentes, les porteurs se déployèrent en longues files, roulant sans relâche leurs petits chariots. Enfin, on remit à Monod une liasse de bulletins aussi épaisse que le volume de l'Indicateur et on l'invita à verser la somme de quatre mille sept cent soixante et onze francs pour excédent de bagages. Cette somme, jointe aux copieux et innombrables pourboires dont Sylvain n'avait cessé depuis la veille de graisser une multitude de pattes calleuses, commençait à former un joli total. Au Hâvre, Monod se hissa à bord du transatlantique et là, rêveusement accoudé à la lisse, il surveilla nonchalamment l'embarquement de son excédent de bagages.

La traversée se passa sans encombre.

A New-York, Monod descendit à terre et attendit que ses colis fussent rassemblés.

Devant leur pyramide imposante, les douaniers les plus chevronnés pâlirent d'effroi. On dut, pour procéder à la visite, mobiliser une équipe spéciale assistée de charpentiers et de mécaniciens chargés d'ouvrir les caisses.

Le résultat fut désastreux.

Il fut prouvé surabondamment, par leur contenu, que Monod était un contrebandier, qu'il avait menti en s'attribuant la qualité de touriste et les trois quarts des colis furent confisqués.

Il s'agissait, à présent, de distribuer les autres colis à leurs destinataires.

Trente-cinq paquets furent confiés à la poste, autant déposés dans diverses gares. Un certain nombre de ces objets se perdirent et, par suite, leurs expéditeurs conçurent des doutes sur l'honnêteté de Monod.

Depuis son retour, il passe son temps au Palais de justice, où l'appellent plusieurs procès en abus de confiance. Tous ses amis lui tournent le dos et il est perdu de réputation.

Henri Mansvic.

PORTE-BONHEUR

PARMI les annonces commerciales d'un journal français, j'en ai trouvé une, me paraissant intéressante pour les personnes qui cherchent le bonheur à bon marché : « Corde de pendu, authentique, à fr. 25 le fil. »

On dit que la corde d'un pendu porte fortune; sous-entendu, pour celui qui s'est mis à en faire le commerce ! Par les temps de crise et aussi par les temps sans crise tout peut servir à gagner de l'argent : il y a ceux qui travaillent honnêtement ; il y a ceux qui vendent des choses utiles et aussi des choses inutiles ; il y a ceux qui font le commerce de corde de pendu et ceux qui gagnent de l'argent malhonnêtement.

Chaque commerce court ses risques ; même celui de vendeur de corde de pendu présente quelques dangers. Avant tout, pour garantir l'authenticité de cette fameuse corde, il faudrait le témoignage du pendu qui, pauvre lui, n'est plus à même de déclarer que c'est vraiment cette corde-là qui a lui a servi pour passer de vie à trépas. Et puis, aujourd'hui, les gens superstitieux préfèrent un porte-bonheur qui ne coûte rien : un trèfle à quatre, un fer à cheval, un centime roumain, etc. Les personnes intelligentes apprenant qu'il faut débourser fr. 25 pour un bout de corde, préfèrent renoncer au porte-bonheur ; elles font probablement le simple raisonnement suivant : Si la corde de pendu portait réellement bonheur, celui qui en possède une entière devrait avoir tant de chance qu'il ne serait plus obligé d'aller par le monde pour chercher à vendre sa corde bout par bout, pour gagner sa vie. Il est vrai que si chacun faisait ce raisonnement, le commerce de porte-bonheur et les marchands de fétiches auraient fait fiasco depuis des siècles ; cependant...

Mauvais renseignements ! — Le docteur. — Vous n'avez donc pas confiance en ce remède ?

Le patient. — Non, pas du tout.

Le docteur. — S'il ne vous réussit pas, c'est peut-être que vous ne suivez pas les prescriptions de l'étiquette.

Le patient. — Au contraire, elles recommandent de tenir la fiole hermétiquement bouchée.

PREMIER AOUT

ON a sorti le grand drapeau à la large croix blanche, un peu déteint vers les bords, et à coups de ficelles, on l'a fixé sur la barrière du balcon. Pendant quelques minutes, il claquait, enlevé par le vent... puis il profite d'un moment où l'on tourne le dos pour s'enrouler très serré, autout de sa hampe cloutée d'or !

Lentement, les couleurs fédérales envahissent le pays, c'est leur jour ! Qu'on soit un respectable monsieur retraité, une demoiselle vive à robe claire ou une dame à l'aspect sévère, on a accepté, avec un bon sourire les offres un peu gauches des petites filles enrubannées autant que leurs corbeilles ! Ces braves petites, elles ne se rendent pas exactement compte en faveur de quoi elles poursuivent cette collecte. Par curiosité, j'en ai questionné une :

— Alors, ma petite, c'est pourquoi qu'on t'achète ces belles cocardes ?

Elle a regardé son amie qui l'accompagnait et elles se sont mises à rire. Elle avait mal compris. (La question était d'ailleurs mal posée). Alors après un moment, quand elle vit que je ne plaisantais pas, elle s'est avancée d'un pas et me montrant la place :

— Vous ne savez pas, monsieur, mais c'est pour mettre là ! ! !

Ce fut à mon tour de rire !

— Mais oui, je sais bien ! Ce n'est pas ça que je voulais te demander !

— Quoi, alors ?

— Eh ! bien, cet argent que tu mets dans ta petite corbeille, c'est pour qui ?

— Ah ! Ben j'comprends maintenant ! Mais l'argent c'était pour monsieur Jayet !...

Et elle est partie au-devant d'un monsieur qui, lui, sût tout de suite que ça se mettait là et que l'argent c'était pour monsieur Jayet !...

Dans un de nos villages, quelque part, au milieu des vignes et des blés, où il fait bon saluer la patrie dans le vent frais du soir, le premier août se trouve être à la fois la fête fédérale et la fête... du régent ! Mettez-vous un peu à la place des petits gosses qui voient leur régent se démener, faire chanter des chants, être félicité et remercier tout ensemble, montrer cette figure souriant des anniversaires ! La patrie, le Grütli, c'est quelque chose de tellement difficile, de si imprécis... que quand on leur demande :

— Tu sais pourquoi on a fait ce gros feu, on allume les flambeaux, on voit ces fusées ?...

...Il ne faut pas s'étonner de leur réponse :

— Oui, m'sieur !

— Alors, dis-moi vite !

(Ils se tournent, un peu gênés et disent, tout doucement, comme honteux...)

— C'est parce que c'est la fête au régent !

Benj. Guex.

RETOUR AUX CHAMPS

EUGENE Rambert raconte ainsi le retour aux champs de son père, qui était régent et qui avait parcouru honorablement la carrière de l'enseignement primaire. On lira avec plaisir ces beaux vers et on en retiendra les excellentes pensées :

Mais la vertu du sang demeure la plus grande
Et la branche jamais ne tombe loin du tronc.
Toujours un amandier germe dans une amande
Le gland produit le chêne et le jonc naît du jonc.
Pour les hommes aussi c'est la règle suprême ;
Jeune, on fait sa carrière et l'on se croit changé ;
Puis on découvre un jour qu'on est resté le même :
On est encor Gros-Jean, sauf qu'on est plus âgé.

Mon père, le premier, en fit l'expérience.
Lorsque pendant vingt ans, sans trêve ni repos
Il eut autour de lui serré bonne science,
Se sentant jeune encore, et robuste et dispos
Il lui prit un désir immense, irrésistible,
De retourner aux champs, à la bêche, au fossoir
De remuer la terre et la passer au crible.
De fouler la vendange et charger le pressoir.
Parfois, en expliquant un devoir à l'élève,
Ou, le thème fini, tout en le corrigeant,
Devant ses yeux troublés, il passait comme un rêve,
Rêve du vigneron caché sous le régent.

Voir les sarments pleurer lorsque la sève monte,
Respirer le parfum de leurs grappes en fleurs,
Des promesses de l'an cent fois faire le compte
Appeler de ses vœux la pluie ou les chaleurs,
Interroger le ciel, et, la saison venue,
De ce qui pend au cep savoir se contenter,
Travailler au grand air, en sabots, tête nue.
Fossoyer, effeuiller, arracher, replanter,
Tourner et retourner dans le cercle rustique.
Etre reconnaissant du ciel gris, du ciel bleu,
Avoir entre les dents un refrain de cantique
Qu'en bêchant on fredonne à la gloire de Dieu ;
Voilà, voilà la vie heureuse et salutaire,
Ainsi que la nature uniforme en son cours,
Le paisible idéal, l'idylle héréditaire
Que mon père longtemps rêva pour ses vieux jours.

Béni soit le Seigneur, maître des destinées !...
O père vénéré, ton vœu s'est accompli.
Tu n'avais point plié sous le faix des années.
Quand, la bêche à la main, ta vieillesse a fleuri.
La terre à labourer ne te fut point trop dure,
Ce fut ta récompense et ton dernier bonheur
Qu'aux ceps que tu plantas tu vis la grappe mûre...
Au nom de tes enfants, béni soit le Seigneur !

LE MOIS DES PÊCHES

NOUS voici dans le mois des pêches, qu'un jardinier de nos amis appelait la rose des fruits ; effectivement, c'est presque une fleur que ce fruit à la peau veloutée, dont les marbrures de pourpre se fondent si délicatement avec son coloris d'un blanc légèrement verdâtre ; comme la fleur aussi on la détache à regret du rameau où elle a vécu, car, si agréablement qu'elle se présente sur l'assiette, l'effet est bien autrement saisissant quand on l'admire, à demi voilée, dans le feuillage, dont la solide tonalité lui sert d'encadrement ; elle a encore son parfum, parfum fugace, mais très appréciable ; enfin, ce qui achève de lui assurer la souveraineté dans son ordre ; production charmante, elle est encore une des plus délicieuses que la culture nous ait assurées.

Le pêcher est une conquête romaine ; les Grecs ne le connurent qu'après son acclimatation chez leurs vainqueurs ; le grand pomologiste Andé Leroy en fixe la date après la mort d'Auguste, l'an 14 de l'ère chrétienne. Il semblerait que les progrès qui se rattachent aux paisibles